

POESIE.

Voici de jolies stances. A l'humble vierge qui les a écrites et au vénérable abbé qui me les a confiées, je demande pardon de l'indiscrétion que je commets en ce moment.

PAMPHILE LEMAY.

LA VIERGE ET LA TOURTERELLE.

LA VIERGE.

Douce amie à l'aile soyeuse,
Ma tourterelle, réponds-moi;
Oh ! dis-moi si l'âme pieuse
Vers Dieu peut voler comme toi.

LA TOURTERELLE.

O Vierge dont je suis l'image,
Toi qui caresses mon plumage
En m'offrant ton baiser de cœur,
Apprends de mon humble ignorance
Comment l'amour et l'innocence
Te font voler vers le Seigneur.

Pourquoi m'envierais-tu mon aile ?.....
Vierge, dans ton âme immortelle
Ne sens-tu pas un vol joyeux,
Quand oubliant tout ce qui passe
Ton cœur brûlant perce l'espace
Et va se perdre dans les Cieux ?

Vers l'arbre sanglant du Calvaire,
Vers l'autel, ton nid sur la terre,
Tu prends ton essor chaque jour;
Et, t'élevant par l'espérance,
Souvent tu contemplas d'avance
L'avenir d'éternel amour.

Planer sur les plus hautes cimes,
T'enivrer de rêves sublimes,
Ma Sœur, c'est ton heureux destin;
Ta vie est un élan de l'âme
Qui monte à Dieu comme la flamme
Qu'allume son souffle divin.

Tu vis déjà dans la patrie,
Et ton pied jamais ne s'appuie
Aux frêles roseaux d'ici-bas;
Le repos, colombe jalouse,
Jésus l'offre à ton cœur d'épouse,
Et tu ne dors que dans ses bras !

Oh ! jouis de tes blanches ailes,
Et que d'autres vierges fidèles
Suivent ton vol en se jouant;
Conduis-les aux saintes fontaines
Toujours jaiillissantes et pleines
Du sang de ton céleste Amant.

LA VIERGE.

Douce amie à l'aile légère,
Ma tourterelle, réponds-moi;
Dis-moi comment dans la prière
Je dois gémir ainsi que toi.

LA TOURTERELLE.

O Vierge qu'attendrit ma plainte gémisante
N'est-il pas dans ton cœur une voix plus touchante
Le chant de ton amour, l'accent de tes douleurs,
Quand au pied de la croix où ton Epoux expire,
En contemplant son sang, son dououreux martyre,
Ton œil ému verse des pleurs ?

Quand il te voit pleurer, réparer les offenses
Qui sont le prix ingrat des cruelles souffrances
Qu'un jour lui fit subir un amour sans égal,
Ma Sœur, oh ! tes soupirs sont pour lui des délices,
Il bénit cette croix, jouti de ces supplices
Qui touchent ton cœur virginal !

Tu gémis en voyant ces âmes insensées
Qui, jamais à ton Dieu ne donnent leurs pensées,
Qui vivent sans l'aimer, meurent pour le hâr;
Comme en ses jours mortels ta céleste Patronne,
Tu dis au Bien-Aimé : Sauve-les et pardonne ;
Pour elles je m'offre à souffrir !

Et le cœur de Jésus s'émeut à ta tristesse,
Et sur un front fâtri la couronne s'abaisse,
Le ciel a tressailli du retour d'un pécheur....
Que ta voix est puissante, ô colombe plaintive,
Quand pour framer l'enfer nuit et jour elle arrive
Suppliante aux pieds du Seigneur !

Mais souvent d'autres pleurs inondent ta paupière,
Tu regardes le ciel, et, toi, sur cette terre,
Encor loin de Jésus il te faut demeurer;
Ton aile prisonnière en vain bat et s'élanse,
Le lien de l'exil t'enchaîne à la souffrance
Et d'ennui te fait soupirer.

Oui, pleure chaque jour, tes larmes sont bénies,
Des perles de tes yeux vois ces coupes remplies
Que les anges de paix offrent à l'Éternel;
Aux vierges tes enfants apprends ce doux mystère,
Comme Jésus, dis-leur : Gémissez sur la terre,
Bientôt vous chanterez au ciel !

LA VIERGE.

Amie à l'aile caressante,
Ma tourterelle, réponds-moi,

Dis-moi comment mon cœur d'amante
Doit savoir aimer comme toi.

LA TOURTERELLE.

De ton amour je suis l'emblème,
Aimer c'est mon charme suprême,
Et c'est aussi ton seul bonheur ;
Nous avons même destinées,
Colombes et vierges sont nées
Pour la chaste ivresse du cœur.

Moi, je ne suis rien qu'un symbole,
Je n'ai ni ta noble parole,
Ni ton âme, souffle immortel ;
Mais toi, sublime créature,
Tu cherches plus haut ta pâture,
Ton amour, c'est le feu du ciel !

Celui qui charme ta pensée,
A qui ton âme est enlacée
De liens à jamais bénis,
C'est le Dieu que tout être adore,
Qui fait briller à chaque aurore
Le soleil à nos yeux ravis !

C'est Lui que les harpes des anges,
Dans l'hosannah de leurs louanges,
Proclament Saint, Fort et Puissant !
C'est Lui qui brûlant de tendresse
Dans la soif d'amour qui le presse,
Se désaltère en t'enivrant !

Oh ! le vois-tu sous cette hostie,
Faisant couler des flots de vie
Dans ton sein qu'il vient habiter ?
Que dit ton cœur en sa présence,
Quand il est plein de sa substance,
Quand son sang le fait palpiter ?

O Vierge, trop heureuse amante,
Comme moi fidèle et constante,
Savoure ta félicité ;
Vole, gémis, mais surtout, aime
En attendant l'amour suprême
De la céleste éternité !

COUVENT DES RELIGIEUSES DU PRECIEUX SANG.

St. Hyacinthe, 30 avril 1872.

NOS GRAVURES.

LE PÈRE LAGIER.

Nous avons publié une biographie du Père Lagier dans notre dernier numéro.

LE DUC DE BROGLIE.

Nous n'avons pas sous la main des renseignements biographiques sur le président du conseil des ministres en France. Nous tâcherons d'en recueillir.

LIVINGSTONE.

C'était une grande et noble figure que cet intrépide docteur Livingstone qui, pendant plus de trente ans, s'est voué aux explorations africaines.

Son grand nom planait sur toute l'Afrique australe ; il en était devenu, pour ainsi dire, le patron scientifique, le chef idéal.

Ignorants et savants s'intéressaient à ses entreprises. Il était populaire sans l'avoir cherché, peut-être même sans l'avoir souhaité ; il était populaire sur toute la surface du globe ; des hommes de cette trempe appartiennent, en effet, à toutes les nations, et lorsqu'ils disparaissent, ils font une sorte de vide impossible à combler.

Livingstone avait cinquante-neuf ans. Il naquit dans le comté de Lancashire ; mais il aimait à se dire l'enfant de Blantyre, en Ecosse, où il passa toute sa jeunesse. D'ailleurs sa famille était écossaise.

Que fait-il ? Il va à l'école et il entre dans une filature de coton : le matin, il se lève avant ses jeunes camarades ; il lit ; il réfléchit.

Il continuait même ses études pendant les heures passées à la filature ; il plaçait son livre sur le métier, et pendant que la main poussait l'ouvrage, il lisait et apprenait.—"A dix-neuf ans, dit-il, je devins tisserand et j'eus un métier à conduire ; c'était une profession extrêmement pénible, mais j'étais payé en conséquence de la peine que j'avais, et cela me mit à même de passer l'hiver à Glasgow, de m'y suffire, d'y faire mes études médicales, d'y apprendre le grec et d'assister au cours de théologie."

Reçu docteur, puis missionnaire, il a d'abord la pensée de se rendre en Chine. La guerre dite de l'opium le détourne de ce prolet. Il s'arrête au Cap, se marie à la fille du docteur Moffat, et quelques mois après, se dirige du côté du nord, c'est-à-dire au cœur de l'Afrique.

Son premier voyage ne dura pas moins de seize ans. Il fit du pays des Makololo son quartier général ; de là, rayonna d'abord vers l'Atlantique jusqu'à Saint-Paul de Loanda, revint sur ses pas, à peu près par le même itinéraire, et, après un nouveau séjour à Linyanti, capitale de Makololo, se porta vers l'océan indien, en suivant les bords du Zambèze. Son livre est la révélation d'une vaste partie de l'Afrique.

Une foule d'anecdote contées sans grâce, mais très-caractéristiques, nous transportent dans le monde sauvage. Il nous initie à tous les usages des indigènes et nous retrouvons parmi eux, à quelques folies près, toutes les excentricités que nous adoptons aussi, tout fiers que nous sommes, cependant, de notre prétendue civilisation. Ainsi, les dames Makololo ont un code de la mode dont elles ne sauraient s'affranchir : ce code veut qu'on s'arrache les dents de la mâchoire supérieure. Une femme n'est belle qu'à ce prix ! Mode prudente, assurent les maris, qui évitent ainsi les dangereuses caresses de leurs douces compagnes !

A son retour en Europe, Livingstone fut dignement reçu par ses compatriotes. Ils l'aidèrent à publier son premier volume. Cet ouvrage, lourdement écrit, n'en est pas moins un livre de premier ordre, car le fond prime la forme. Le dialecte makololo avait fini par lui sembler plus aisè que la langue de Sha-

kespeare. Il lui fallut apprendre de nouveau la grammaire anglaise. Il s'y mit courageusement et fit paraître l'ouvrage intitulé : *Explorations dans l'intérieur de l'Afrique australe*, de 1840 à 1856. A la dernière page de cette laborieuse rédaction, Livingstone s'écriait : "Enfin, c'est chose terminée ; mais j'aimerais mieux exécuter un second voyage que de recommencer un nouveau volume !"

En 1858, il retournait dans les mêmes régions, accompagné de sa femme, de son frère Charles et du docteur Kirk. Il visita les environs du Zambèze et s'avanza du côté du lac Nyassa. La science bénéficia certainement moins de ce voyage que du précédent.

Il prit à peine le temps de se reposer en Europe et de recevoir toutes les médailles d'honneur que les sociétés de géographie lui décernaient ; il retourna en 1865 sur son champ de bataille, l'Afrique équatoriale, et cette fois c'était pour n'en plus revenir.

A partir de cette époque, il semble qu'une sorte de fatalité le poursuive. Ses correspondances sont presque toujours interceptées ; on perd sa trace ; on le croit assassiné ; puis tout d'un coup on le ressuscite pour annoncer bientôt après qu'il a été dévoré par les anthropophages. Faux bruits motivés par le silence persistant qui se fait autour de ses actes !

En 1869, le missionnaire se trouvait sur les bords méridionaux du Fianganika. Sa santé était de jour en jour plus compromise.

Toute nouvelle ayant cessé à partir de cette époque, plusieurs tentatives furent faites pour aller le rejoindre. Elles échouèrent toutes, à l'exception de celle de M. Stanley, le hardi reporter du *New-York Herald*, qui eut la bonne fortune de retrouver le grand voyageur en 1871, à Oujiji.

Depuis, Livingstone a continué vaillamment ses explorations ; ne se conformant pas aux itinéraires, dont il avait entretenu M. Stanley, il parcourait la région marécageuse des lacs formé par le Tchambèze et ses tributaires. La dysenterie l'a enlevé, dit-on, à Lobisa, le 15 août 1873.

Son corps, rempli de sel, embaumé suivant les procédés primitifs des indigènes, est transporté à petites journées du côté de Zanzibar. Le consul Cameron se rend à la rencontre de ses dépouilles, qui seront probablement rendues à l'Europe :

LES PREMIERS CHRÉTIENS.

"Le chrétiens aux bêtes," tel était le cri féroce de la populace romaine, du paganisme agonisant. Et les chrétiens, plutôt que de renier leur foi, se laissaient égorger. Leurs amis venaient ensuite recueillir leurs cadavres mutilés pour les enterrer dans les catacombes, où la postérité catholique les a retrouvés, nobles témoins des âges héroïques de l'Eglise.

LA GUERRE DES ASHANTIS.

L'armée du général Wolseley a beaucoup souffert du climat. Beaucoup de soldats ont été malades des fièvres et de la dysenterie.

LES MODES DU PRINTEMPS.

1. *Polonaise* à laquelle on promet un grand succès. Elle est élégante et de bon goût.

2. *Paletot* de velours bleu d'acier, taillé en cœur, bordé d'une frange étroite, avec boucles au premier bouton et aux manches.

3. *Double jupe* très-richement bordée et bouffante.

4. *Robe de soie grise*, avec bordure plissée, rubans et boutons de même couleur.

5. *Toilette d'enfant de 3 à 5 ans*, consistant en un corsage, jupe et sous-gilet, de couleur brune avec boutons d'une couleur moine foncée.

6. *Toilette de promenade*, en rep et popeline, corsage noir, polonaise gris-perle, chapeau de velours noir.

7. *Robe verte olive et polonaise*, rubans et boutons de même couleur.

8. *Toilette pour petite fille de 6 à 8 ans*, simple et de couleur relativement sombre, boutons et bordures plus pâles.

LE SENATEUR SUMNER.

Charles Sumner, orateur et homme politique américain, né à Boston, le 6 janvier 1811, prit ses degrés au collège de Harvard en 1830, et entra à l'école de droit de la même université. Dès cette époque, il écrivit dans un journal judiciaire, *the American Jurist*, dont il devint bientôt le rédacteur en chef. Admis au barreau de Boston en 1834, il fut chargé des comptes-rendus judiciaires par la Cour de Circuit des Etats-Unis, l'une des neuf cours supérieures de justice : ce qu'il en a rédigé forme trois volumes. Il fit aussi paraître, trois années de suite, à la requête de la faculté, des conférences sur le droit, qu'il avait faites à l'école de Cambridge. En 1836, il donna une édition du *Traité sur la pratique des cours d'amirauté dans les causes civiles de juridiction maritime*, par Andrew Dunlop, avec appendice. L'année suivante, il vint en Europe, où il resta trois ans, et, pendant son séjour à Paris, il écrivit, sur la demande du général Cass, alors ambassadeur des Etats-Unis en France, une défense des droits des Etats-Unis sur la frontière du nord-est, avec une netteté et une force de logique qui furent fort remarquées. Ce rapport sur un sujet tout national contribua beaucoup à sa réputation. En 1843, il reprit ses leçons à l'université de Cambridge, et annota l'importante compilation judiciaire intitulée : *Vesey's reports* (1844-1846, 20 vol.)

Dans les affaires publiques, M. Charles Sumner se fit connaître par son opposition à l'annexion du Texas, et par l'appui qu'il prêta, en 1848, à la candidature de Van Buren. En 1851, il fut admis, pour six ans, au Congrès des Etats-Unis, en remplacement de Daniel Webster. Ses *Discours* ont paru, en 1850 (*Orations and speeches*, Boston, 2 vol. in-12). Il a aussi publié un ouvrage contre l'esclavage, sous ce titre : *l'Esclavage blanc dans les Etats barbaresques* (*White slavery in the Barbary states*, Boston, in-12); car M. Sumner, un des hommes politiques le plus radicaux des Etats-Unis, représentant ardent et dévoué des doctrines sociales du Congrès de la paix, qui lui ont inspiré quelques-uns de ses plus beaux morceaux oratoires, était connu, avant la guerre civile de 1861, pour l'énergie de son zèle abolitioniste. A la fin de la lutte contre les Etats séparatistes, il a proposé au Sénat de Washington de déclarer applicables à ces Etats toutes les mesures votées en faveur de l'abolition de l'esclavage par les Etats du nord pendant la période de la sécession (février 1865).

Resté chef du parti radical, dans le Sénat, il fut, après la soumission des Etats confédérés, l'un des principaux adversaires de la politique de reconstruction, tendant à faire rentrer au plus vite les révoltés du Sud dans l'Union : ce fut un des motifs de son opposition contre le président Johnson. Il se signala aussi, comme président du comité des affaires étran-